

CORRIGÉ
GÉNÉRALE - WASHINGTON 2022
PHILOSOPHIE

SUJET CORRIGÉ DU 24 MAI

SUJET 1

La conscience fait-elle obstacle au bonheur ?

Thèmes : la conscience et le bonheur. Deux thèmes du programme littéralement posés tels quels et qu'il s'agit ici de croiser et de mettre en rapport.

Analyse du sujet et problématique : la question est de savoir si la conscience est quelque part antinomique au bonheur, si elle peut poser problème pour y accéder ou l'atteindre, au point qu'elle serait à entendre comme un "obstacle", c'est-à-dire quelque chose à contourner, un problème supposant de trouver des solutions pour le dépasser. Le cas échéant, pourquoi serait-elle donc une entrave plus qu'une aide ?

Enjeux : peut-on parler de bonheur pour des êtres non conscients, qui n'ont aucune idée de ce qui les entoure et de ce que signifie le bonheur ? Plus loin encore, le bonheur existe-t-il réellement ou ne serait-il qu'un idéal que précisément notre conscience si humaine voudrait nous faire atteindre à tout prix ?

I. La conscience amène l'être à un tel niveau de compréhension et de clairvoyance quant à lui-même et aux choses qui l'entourent qu'elle paraît bien faire obstacle au bonheur parce qu'elle montre combien rien n'est simple et nous perd dans les méandres de la pensée.

1. Comprendre le monde et ce qu'il s'y passe, avoir cette clairvoyance, rend les choses plus difficiles et moins heureuses.

Idée.

L'être humain, comme le dit Pascal « n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais un roseau pensant » (*Pensées*).

Argument.

Cette pensée le rend apte à saisir beaucoup de choses sur le monde et sur lui-même, à se rendre compte de ce qui s'y passe. Plus on en sait, moins c'est évident car il faut faire face à bon nombre de situations et vivre avec, que cela soit personnellement, socialement, mondialement. Sonder son âme ou ce qu'il y a autour de nous nous révèle souvent bien des obscurités ou des complexités dont on se serait bien épargné.

Exemple. Douce période de l'enfance où l'on vit insouciant et où tout semble plus aisé.

2. Mieux vaut être simple, s'illusionner et ne pas trop penser, pour ne pas risquer le malheur.

Idée.

Est-il bon de chercher à en savoir toujours plus sur nous-mêmes, le monde, pour y vivre heureux ?

Argument

Il semble que non, puisque ce sont les gens les plus simples, ceux qui se posent moins de questions, qui s'avèrent les plus heureux, précisément parce qu'ils ne passent pas leur temps à "cogiter" ou à se perdre dans les méandres de la pensée. La conscience a tendance à complexifier les choses et fait ainsi obstacle aux choses simples et joyeuses qui peuvent définir le bonheur.

Exemple.

C'est ce qu'affirme Descartes lorsqu'il se demande « s'il est mieux d'être gai et content et ignorant [...] ou avoir plus de considération et de savoir et devenir triste » (*Lettre à Elisabeth*).

II. Plus encore, la conscience nous met face à notre condition mortelle, qui semble bien peu compatible avec le bonheur tant elle angoisse et crée de l'incertitude.

1. La conscience nous confronte à notre finitude et à la mort, il faut la mettre en veille pour vivre mieux.

Idée.

La conscience a plusieurs facettes, elle permet de savoir ce que l'on est (sentiment de soi, d'exister), puis qui nous sommes (notre identité), mais également que nous sommes mortels et que notre vie n'est pas infinie (notre destinée).

Argument.

Pensée très angoissante pour l'homme, qui se confronte alors au néant, à l'insensé d'une vie éphémère, à l'ignorance de ce qu'il y a après et qui peut le plonger dans une angoisse profonde.

Exemple.

C'est ce que décrit Pascal dans les *Pensées*. L'homme se sent comme un milieu entre le néant et l'infini et a besoin à tout prix de se divertir pour empêcher son esprit de penser à la mort et d'être en proie à une profonde désolation.

2. L'homme en vient ainsi à jalouser l'animal, si paisible et heureux par nature, car ignorant qu'il est mortel.

Idée.

Nombreux sont ceux qui ont un jour souhaité se glisser dans la peau d'un chat, dont la tranquillité de l'existence fait parfois, avouons-le, envie.

Argument.

En effet, comme l'explique Nietzsche, l'animal est cloué au pilori de l'instant, de sorte qu'il n'a pas conscience du temps, ni du passé, ni du futur, ni du fait qu'il est mortel. Ainsi, il est heureux car il ne nourrit aucune crainte quant au futur ou à la mort, aucun regret ni remords quant au passé. Mais en même temps, serions-nous prêts à renoncer à notre grandeur, cette conscience, et à devenir sots tout simplement pour se rapprocher du bonheur ?

Exemple.

Mill répond que non et qu'« il vaut mieux être un homme insatisfait qu'un porc satisfait » (*L'utilitarisme*).

III. Plus que la conscience, c'est plutôt notre obsession pour le bonheur qui paradoxalement fait obstacle à ce dernier, car l'homme, éternel insatisfait qui en veut toujours plus, se voue par là-même au malheur.

1. La vie est faite d'aléas, il faut l'accepter et ne pas prétendre à l'impossible.

Idée.

Le plus sûr moyen d'être malheureux, c'est d'espérer ce qui n'existe pas : une vie parfaite et immortelle.

Argument.

Le bonheur ne doit pas dépendre de l'extérieur, de ce que l'on ne peut pas choisir ou de ce sur quoi nous n'avons aucun impact. Il serait tout à fait arbitraire et même inatteignable puisque personne ne peut revendiquer vivre une existence parfaite. Le moindre élément perturbateur nous rendrait malheureux. Le bonheur est davantage à comprendre comme un état d'esprit : se contenter de ce que l'on a, prendre de la distance quand quelque chose nous affecte, ne pas craindre la mort puisqu'elle ne dépend pas de nous et qu'elle arrivera quoi que l'on fasse.

Exemple.

La figure du sage stoïcien dépeinte par Marc Aurèle (*Pensées pour moi-même*), impassible comme un roc soumis aux heurts permanents des vagues se fracassant contre lui.

2. Bonheur avec un grand “B” et bonheur avec un petit “b”.

Idée.

Le bonheur se définit idéalement comme un état de satisfaction absolue et continue, définition qui en elle-même fait obstacle pour l’atteindre.

Argument.

Une vie est faite de hauts et de bas, d’événements plus ou moins faciles. C’est ce qui fait sa richesse émotionnelle, c’est aussi ce qui fait qu’on évolue, grandit, etc. Par conséquent, le bonheur comme absolu semble tout à fait impossible à atteindre, il est de l’ordre de l’idéal. Il faut se résoudre à revoir nos ambitions de manière réaliste, et à remplacer notre obsession du bonheur absolu par l’acceptation de moments heureux, de satisfactions ci ou là, de joie partagée. Acquérir ce relativisme permet d’avoir une juste idée du bonheur et de ne pas se créer inutilement d’obstacles.

Exemple. C’est la distinction que l’on trouve chez Freud (*Malaise dans la civilisation*), qui correspondrait à celle que l’on fait couramment entre le bonheur avec un grand B et le bonheur avec un petit b.

SUJET 2

La technique permet-elle de ne plus avoir peur de la nature ?

Thèmes :

la technique et la nature. Deux thèmes du programme à nouveau littéralement posés tels quels et qu’il s’agit ici de croiser et de mettre en rapport.

Problématique :

la question est de savoir si l'une des conséquences de la nature est d'évincer notre peur de cette dernière, autrement dit si son rôle de protection et de maîtrise peut aboutir à une sérénité de l'humain par rapport au monde naturel qui l'entoure. Jusqu'à quel point, le cas échéant, notre crainte se trouve-t-elle diminuée ? Totalemment ou partiellement ?

Enjeu :

un des premiers enjeux consiste à se demander s'il serait sain de ne plus avoir peur du tout de la nature et ce que cela signifierait quant à la place de l'homme en ce monde ? Un second enjeu consiste à se questionner quant à la technique elle-même : sa grandiloquence actuelle n'est-elle pas, au final, ce qui fait le plus peur ?

I. Le rôle de la technique étant de nous protéger de la nature, oui, elle nous permet de moins en avoir peur pour la simple et bonne raison que grâce à elle nous n'y sommes plus tout à fait soumis.

1. La technique, cet outil spécifique à l'homme pour survivre dans un monde qui lui est à l'origine hostile.

Idée.

La technique se définit comme un ensemble de procédés et d'outils créés par l'homme pour s'adapter à son environnement.

Argument.

La foudre, le froid, les animaux affamés, les intempéries, les changements météorologiques, la grandeur des montagnes, l'obscurité de la nuit, l'intensité du soleil, la fougue des mers et des océans, voilà de quoi faire peur à l'homme, si petit par rapport aux éléments qui l'entourent.

Dans ce monde hostile, où, dénué de tout, il ne pourrait survivre, la technique intervient pour petit à petit apprendre à déjouer le cours des choses, se protéger et se créer un monde vivable, avec de moins en moins de craintes et de plus en plus un sentiment de sécurité.

Exemple.

Dans le mythe de Prométhée (*République*), Platon explique que la technique est à l'homme ce que la force physique (rapidité, dextérité, habileté, grandeur, puissance, etc.) est à l'animal : un outil de survie dans un monde où l'hostilité est partout.

2. Au fur et à mesure de l'évolution technique, notre peur de la nature s'estompe et cette dernière passe d'un monde hostile à notre milieu naturel.

Idée.

L'évolution de l'homme nourrit celle de la technique et vice versa. La technique est ce qui le fait évoluer et s'adapter de plus en plus à l'environnement, au point d'en devenir aujourd'hui quasiment le maître.

Argument. Aujourd'hui, l'homme dans le monde est comme dans son royaume, il maîtrise à peu près tout et n'a plus les mêmes appréhensions qu'avant quant à ce qui l'entoure. Il est capable de prévoir le temps, de s'en protéger, de résister à des températures extrêmes, de faire le tour du monde en très peu de temps et même d'aller au-delà voir ce qu'il se passe. Avant, la mythologie nous faisait prendre garde de la nature, élément quasi divin qui pouvait nous emporter au détour d'un accès de colère. Aujourd'hui, la science, la technique, font qu'elle nous est de moins en moins opaque, on l'a apprivoisée, elle ne fait par conséquent plus vraiment peur.

Exemple. Darwin explique ainsi que la nature est devenue comme un milieu naturel pour l'homme, qui s'y déploie avec vigueur et s'en nourrit pour grandir et faire perdurer l'espèce (*L'origine des espèces*).

II. Toutefois, la crainte ressentie face à la nature ne disparaît pas, elle n'est pas nécessairement moins forte, simplement moins présente, car notre rapport à cette dernière change.

1. La nature demeure entière et indépendante de notre volonté, de nos faits et gestes.

Idée.

Quoi que l'on puisse faire et construire, on ne peut pas empêcher la nature d'exister dans sa spontanéité et dans ses élans propres.

Argument.

La nature est un monde à elle toute seule, dont les lois ne nous sont pas totalement claires. Elle est mue par bien des forces qui nous échappent et nous interpellent par leur côté totalement inattendu. Les catastrophes naturelles ne cessent de nous dévaster, leur force est telle qu'aucune technique ne peut les empêcher. La peur de la nature n'est plus constante comme au temps de la Préhistoire ou du Moyen âge, elle ne se réveille que lorsque nous avons affaire à un incident majeur et se fait comme lui, rare mais intense.

Exemple.

« Nous sommes comme maîtres et possesseurs de la nature » explique ainsi Descartes (*Discours de la méthode*), insistant sur le mot « comme » pour signaler que nous ne la dominons pas et ne la dominerons jamais.

2. La nature se retourne plus violemment contre nous.

Idée.

La technique a tendance à aller parfois loin dans le travail et le modelage de la nature, il est difficile de penser que ça n'a aucun impact ni retour.

Argument.

Chaque catastrophe naturelle nous rappelle une chose : malgré notre ingénierie et notre sentiment de supériorité dans le monde où nous vivons, nous sommes moins forts que l'environnement qui pourra toujours nous surprendre. Plus encore, si nous allons trop loin dans la technique et faisons fi en permanence de la nature, celle-ci peut tout à fait se retourner contre nous car nous la poussons dans ses retranchements.

Exemple.

Très actuel, Grand Corps Malade (chanson *Effets secondaires*) et d'autres penseurs interprètent la pandémie de Covid-19 comme symptomatique d'un monde malade, d'une nature dénaturée qui en vient à créer des virus tant le rythme imposé par l'homme lui est malsain et peu adapté.

III. C'est en réalité de la technique aujourd'hui qu'il faudrait avoir peur, car elle met en danger le monde et l'humanité, précisément à force de ne plus respecter la nature.

1. Une technique qui use la nature et le monde, dont il faudrait se préserver.

Idée.

La technique, depuis l'heure moderne, a pris un tournant : elle a tellement progressé et est devenue si pointue que la nature s'y trouve asservie.

Argument.

Avec des moyens toujours plus pointus, l'homme en est venu à exploiter la nature, à la considérer comme un instrument à son service entièrement dédié à ses fins. La technologie ne consiste plus à nous protéger d'une nature potentiellement dangereuse mais à la consommer, à l'utiliser comme un ensemble de fonds disponibles. L'ère contemporaine pousse cet usage à son paroxysme et c'est désormais devenu une habitude pour l'homme de martyriser le monde dans lequel il vit et la nature qui s'y déploie en leur imposant ses propres lois, pour lesquelles ils ne sont pas faits.

Exemple.

Heidegger (*La question de la technique*) qualifie ce tournant délétère d'« arraisonement » de la nature, précisant qu'elle s'y perd et que le danger dorénavant existe pour l'homme, qui se dénature lui aussi.

2. Face à la dialectique de la technique, créer un contrat naturel.

Idée.

La technique a tellement évolué qu'elle dépasse dorénavant l'homme et semble pouvoir tout emporter sur son passage.

Argument.

Il faut craindre la technique, nous la maîtrisons de moins en moins et elle terrasse, anéantit beaucoup de choses.

Déforestation, réchauffement climatique, épuisement des réserves naturelles qui chaque année arrive plus vite, empreinte écologique qui dénature notre monde, sa faune et sa flore... mais aussi les guerres, les camps d'extermination, où la technique se retourne littéralement contre l'humain lui-même. C'est là la dialectique de la technique, comme la qualifient Horkheimer et Adorno dans un ouvrage éponyme, qui finit par user l'homme, en plus du reste. Face à cela, le danger est qu'on transforme la planète en un lieu invivable dénué de tout et qu'on mette fin à notre propre espèce. Il faut réagir et retrouver un rapport sain avec la nature, fait de respect, de bienveillance et de gratitude.

Exemple.

Michel Serres, dans *Le contrat naturel*, développe ainsi l'idée d'une véritable déclaration des droits de la nature, où il s'agit de restreindre la portée édifiante de la technique, de dévier les actions de l'homme de sorte à ce qu'elles ne soient jamais contre-nature.

SUJET 3

Explication de texte

« Mais qu'est-ce donc qui est véritablement ? Ce qui est éternel, c'est-à-dire ce qui n'a jamais eu de naissance, ni n'aura jamais de fin, et à quoi le temps n'apporte jamais aucune mutation. Car c'est chose mobile que le temps, et qui apparaît comme en ombre, avec la matière coulante et fluente toujours, sans jamais demeurer stable ni permanente, à qui appartiennent ces mots « avant » et « après », et « a été » ou « sera ». Lesquels tout de prime abord montrent à l'évidence que ce n'est pas chose qui soit, car ce serait grande sottise et fausseté toute apparente que de dire que cela soit qui n'est pas encore en être ou qui a déjà cessé d'être.

Et quant à ces mots de « présent », d'« instant », de « maintenant » par lesquels il semble que principalement nous soutenons et fondons l'intelligence du temps, dès que la raison le découvre, elle le détruit tout sur-le-champ, car elle le fend incontinent et le partage en futur et en passé, comme le voulant voir nécessairement départi en deux. Autant en advient-il à la nature qui est mesurée comme au temps qui la mesure, car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ni qui soit subsistant, mais toutes choses y sont ou nées, ou naissantes, ou mourantes. »

Présentation du texte : extrait des *Essais*, livre II chapitre XII, de Montaigne, auteur du XVI^e siècle.

Thème (de quoi cela traite ?) : ce qui « est véritablement » et corrélativement ce qu'il en va du temps et de la nature.

Thèse (avis de l'auteur sur le sujet) : pour Montaigne, tout ce qui est soumis au temps, qui donc n'est pas éternel mais soumis à l'évolution et peut ainsi se décliner en passé, présent, futur, n'« est pas » véritablement.

Problématique : Montaigne, en disant que certaines choses ne sont pas véritablement, en fait-il des fictions, des illusions, des phénomènes dénués de réalité, qui en fin de compte, n'existeraient pas vraiment ? Comment comprendre sa thèse sans remettre en question le monde même dans lequel nous vivons, monde marqué par la temporalité et l'évolution (du monde lui-même, comme de tout ce qu'il y a cours et des êtres qui y vivent) ?

Enjeux :

l'enjeu est « ontologique », cela signifie qu'il porte sur l'être, la réalité, ce qui est, puisque la grande question sous-jacente est de savoir pour Montaigne ce qui « est véritablement » et s'il y a plusieurs degrés de réalité, plus ou moins fortes, plus ou moins chargées d'être.

I. Définition de ce qui est : l'éternel, le permanent, au contraire de ce qui est soumis au temps, à la mutation, qui donc n'« est » pas, puisque sans cesse évanescant, anéanti dans le passé ou en voie d'être anéanti dans le futur.

Montaigne pose d'emblée le thème du texte, ici ontologique, c'est-à-dire qui a trait à l'être, à ce qui est, à l'essence des choses. Et sa thèse se trouve tout de suite formulée, sans détour puisqu'il décrète, au détour d'une question/réponse, que ce qui est véritablement, c'est ce qui est éternel.

Deux choses à noter ici :

- 1) Il distingue deux pans de réalité, celle qui est pour de vrai et celle qui ne l'est pas.
- 2) Ce qui départage ces deux domaines s'avère être le temps, puisque l'être véritable est celui qui est hors du temps, non soumis à la temporalité. Dire que ce qui est véritablement est éternel est très classique : on retrouve cela chez les idéalistes de l'Antiquité grecque, Parménide d'abord, Platon ensuite, pour ne citer qu'eux. Cf. Platon et les Formes immobiles et pures, du ciel des idées, totalement détachées de notre monde ici-bas, comme degré ultime de réalité.

Pourtant Montaigne n'est pas un idéaliste, comment fait-il pour affirmer une telle chose ? Tout simplement en faisant l'équation suivante : être = être identique à soi-même, perdurer sans jamais changer, être inaltérable, ce qui suppose d'être hors du temps. Car si une chose est dans le temps, dit-il, elle s'avère par nature ponctuelle (elle advient à un moment donné (sa naissance) et disparaît à un autre, c'est-à-dire au moment de sa fin), ce qui signifie qu'elle n'a pas toujours été et qu'elle ne sera pas toujours. Elle n'est ainsi pas véritablement puisqu'elle n'est que ponctuellement et qu'elle change au point de s'anéantir un jour complètement.

L'argument est donc temporel avant tout : être, c'est être hors temps.

« Car c'est chose mobile que le temps, et qui apparaît comme en ombre, avec la matière coulante et fluente toujours, sans jamais demeurer stable ni permanente, à qui appartiennent ces mots « avant » et « après », et « a été » ou « sera ». Lesquels tout de prime abord montrent à l'évidence que ce n'est pas chose qui soit, car ce serait grande sottise et fausseté toute apparente que de dire que cela soit qui n'est pas encore en être ou qui a déjà cessé d'être. »

Dans ce passage, Montaigne poursuit son explication (comme le montre la conjonction de coordination « car »). Si le temps empêche certaines choses d'être, c'est bien parce qu'il est mouvement et impose le mouvement aux choses. Il les change, les transforme, les met en « mutation ». Ce mot est fort de sens : quand, aujourd'hui, nous parlons de « mutants », nous parlons bien d'êtres qui se dénaturent et qui passent à un autre état...

Deux champs lexicaux s'opposent : tout d'abord, celui du changement (avec des mots comme « mobile », « coulant », « fluente ») et ensuite celui de la fixité (« stable », « permanente »).

Le temps, parce qu'il est mouvement, est l'inverse absolu de l'être, qui se caractérise donc par son immobilisme. Le passé et le futur ne sont que des états des choses qui ont mu et qui vont se mouvoir. C'est la marque de leur manque total de stabilité, de permanence et donc d'« être ».

II. L'être n'est pas non plus dans la fulgurance du présent, de l'instant, qui n'est que passage et tout aussi mobile que le reste...

« Et quant à ces mots de « présent », d'« instant », de « maintenant » par lesquels il semble que principalement nous soutenons et fondons l'intelligence du temps, dès que la raison le découvre, elle le détruit tout sur-le-champ, car elle le fend incontinent et le partage en futur et en passé, comme le voulant voir nécessairement départi en deux. »

Si le passé et le futur empêchent une chose d'être puisque soit elle n'est plus, soit elle n'est pas encore, on pourrait se dire que l'être pourrait se trouver dans la fulgurance du présent. Mais ce n'est pas le cas, puisqu'à nouveau le présent est ponctuel, ne dure pas, il n'est que passage, instable, impermanent, tout aussi fluctuant que le passé et le futur. Il est vide ontologiquement (vide d'être). C'est tout le problème du temps, que ciblait déjà Saint Augustin quand il se désolait de ne pouvoir le définir puisque tout ce qui apparaît est déjà disparaissant. Montaigne nous dit toutefois que, d'un point de vue cognitif, qui a trait à la connaissance, le présent peut faire illusion : le vocabulaire qu'il emploie (« soutenir », « fonder ») le montre. Le présent est la base de notre appréhension, de notre pensée des choses. C'est en effet dans le présent que nous réfléchissons, pensons, et que l'on arrive à avoir une idée du temps avec le départage entre le passé et le futur.

Mais, précisément, nous ne pouvons faire autrement que le penser ainsi et cela ne fait que prouver l'impermanence du monde où nous sommes, de la réalité dans laquelle nous vivons.

Selon Montaigne, le présent existe sans doute encore moins que le passé et le futur puisqu'il est encore plus volatile. Ce n'est donc pas en lui que pourra s'ancrer l'être, encore moins voué à l'immobilisme et à la stabilité.

III. Le monde entier dans lequel on vit échappe à l'être, les êtres et les choses changeant et passant sans arrêt. L'être est hors de notre monde, nous ne le connaissons pas.

« Autant en advient-il à la nature qui est mesurée comme au temps qui la mesure, car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ni qui soit subsistant, mais toutes choses y sont ou nées, ou naissantes, ou mourantes. »

Montaigne théorise ici la distinction de deux mondes : en premier lieu, un monde qui « est » pour de vrai, le monde du fixe, de l'immuable, de l'éternel et, en deuxième lieu, un monde qui « n'est pas véritablement », qui existe bien sûr, mais qui est dénué d'être à proprement parler. Il s'agit de notre monde, celui dans lequel on évolue, le monde empirique, c'est-à-dire physique, de la nature.

Ici, il boucle la boucle et reprend à son compte le départage classique entre le monde divin, celui de la pureté et de l'être absolu et le monde d'ici-bas, voué à l'incohérence, l'inconstance, le flux incessant. Il le dit d'ailleurs un peu plus loin dans ses *Essais* : « Le monde n'est qu'une branloire pérenne : toutes choses y branlent sans cesse, la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Égypte, et du branle public, et du leur. La constance même n'est autre chose qu'un branle plus languissant. »

La leçon de cet extrait est claire : ce dont il y a expérience (notre monde, la nature) ne fait que passer et n'a pas de véritable être. Ces choses-là sont de l'ordre de l'apparence, n'étant jamais les mêmes. C'est par une illusion ontologique que l'homme prend ce qui apparaît pour ce qui est. Mais, Montaigne est un sceptique qui nous rappelle ici la base même du scepticisme : on ne peut être sûr de rien et encore moins de ce qu'on croit être la réalité des choses. Nos idées mêmes étant soumises au temps, elles sont incertaines, tout autant que le monde qu'on croyait être. Pour Montaigne, ainsi qu'il le sous-entendait dès la première ligne de cet extrait, rien n'est vraiment réel sauf Dieu, le seul à qui il appartient d'être toujours, qui se trouve à l'abri de la puissance destructrice du temps. Mais le Dieu de Montaigne étant un produit de la foi, si en théorie il équivaut à l'être, en réalité, on ne peut rien en dire.

Ce texte est donc de A à Z un bel exercice de scepticisme qui tend à montrer le non-être du temps et corrélativement du monde, dans la veine de Saint Augustin qui lui-même écrivait : « Peut-on dire, en vérité, que le temps soit, sinon parce qu'il tend à n'être pas ? »